



Un sac orné de perles

Meliha Serbes
> P. 3

Vive le Roi

Le mois de juillet a été marqué par les incendies et les inondations. En Turquie mais aussi dans le monde entier - en particulier dans l'hémisphère nord - des forêts et des villes ont brûlé, notamment en Europe.

Dr Hüseyin Latif > P. 5



Murat Yalçıntaş nommé directeur général d'OYAK

Selon le communiqué de l'entreprise, Murat Yalçıntaş, reconnu pour sa vaste expérience dans les milieux académiques, le monde des affaires et les organisations professionnelles, a été nommé nouveau directeur général d'OYAK.

> P. 3



Aujourd'hui la Turquie



N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

JOYEUX ANNIVERSAIRE 20 ANS



Cape Krio, un havre écoresponsable entre vigne et mer

> P. 7

100 TL - 9 euros



www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 245, Août 2025



Dr Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Dans l'infusion d'une tasse de thé

Dans le cadre de la 5e édition du projet d'agriculture durable, les clubs d'environnement des lycées français Notre-Dame de Sion et Saint-Michel se sont rendus à Rize pour la cueillette du thé, ils y ont été photographiés par le photographe documentaire Alberto Modiano. Les photographies exposées sont proposées à la vente, et l'intégralité des fonds récoltés est reversée à l'association Çağdaş Yaşamı Destekleme Derneği, en soutien à l'éducation des enfants.

Dans la galerie du lycée Notre-Dame de Sion, les visiteurs étaient venus nombreux pour découvrir l'exposition. Pelin Damgacı ve Emre Aksu, deux élèves du club, présentent le projet en ces termes : « Ce projet, fruit du travail des élèves du Club de vie durable des lycées français Notre-Dame de Sion et Saint-Michel, constitue notre cinquième initiative de responsabilité sociale, menée en septembre 2024 sous la direction de nos professeurs.



À travers ces projets, nous affirmons notre engagement en faveur de la préservation de notre patrimoine agricole et de notre environnement. L'ensemble de ce travail a été capté avec sensibilité et talent par le photographe Alberto Modiano, dont le regard artistique a donné vie à notre exposition. Nous lui adressons nos plus sincères remerciements pour sa précieuse collaboration. »

> P. 7

Le monstrueux mariage de la guerre et de l'écocide

Depuis six mille ans la guerre Plaît aux peuples querelleurs, Et Dieu perd son temps à faire Les étoiles et les fleurs, écrivait déjà Victor Hugo.



Gisèle Durero-Köseoğlu

C'est que la guerre ne fait pas que des victimes humaines. Tous les conflits armés se soldent par d'irréversibles dégâts sur la nature, dont les descendants de nos descendants paieront encore le prix. Il suffit de rappeler que, plus de cent ans après la Première Guerre mondiale, on n'a toujours pas fini le désarmement des sols, les spécialistes estimant à un quart du milliard de pièces d'artilleries tirées sur tous les fronts, celles qui n'ont pas explosé, sont demeurées ensevelies et continuent à polluer les sols. De même, les épaves des navires de la Deuxième Guerre mondiale n'ont pas fini d'exsuder leurs hydrocarbures et trois-cents millions de tonnes de munitions toxiques restent encore à extraire de la mer Baltique. C'est surtout après la guerre du Vietnam, calamité chimique caractérisée par l'utilisation de 80 millions de litres d'« agent orange », pour défolier la jungle et détruire les cultures, engendrant cancers et malformations pour des décennies, qu'a eu lieu la véritable prise de conscience sur les

désastres environnementaux causés par les conflits armés, à tel point qu'on a même créé le mot d'« écocide ». Douze experts du monde entier sont d'ailleurs en train d'élaborer la définition juridique du concept pour le classer comme cinquième crime international. On se souvient que dès l'été 2022, l'Onu avait lancé une alerte pour dénoncer la catastrophe écologique induite par la guerre en Ukraine : incendies de forêts et de complexes industriels dus aux bombardements, fragments d'obus dégageant des métaux lourds, bâtiments en feu libérant de l'amiante, carcasses de chars au réservoir rempli de fioul... Les scientifiques considèrent que, dès 2023, 30 % des rivières, ainsi que les terres et les nappes phréatiques, avaient été infectés par des produits chimiques comme les solvants et l'acide nitrique. Quant aux drones utilisés par les belligérants, trois ou quatre mille par jour de chaque côté, ce sont des armes « jetables » dont les batteries remplies de nickel, de cadmium et de plomb, disséminées dans la nature, vont rendre stériles pour de longues années toutes les terres agricoles situées près des zones de combat.

> P. 11



Fest'Istanbul célèbre sa 22^e édition

> P. 6

Retour sur...

Les minorités en Moldavie... Olivier Buirette, p. 2

Thessalonique et Drâma, Gözde Kurt, p. 9

Une époque, un enfant, Ali Türek, p. 11

Lost In Starlight



Simruğ Bahadır > P. 12

Recommandations et décisions



Derja Adıgüzel > P. 9



Dr Olivier Buirette

Quand on évoque la Moldavie aujourd'hui, on pense en premier lieu à ce petit pays d'Europe orientale enclavé entre la Roumanie - membre de l'UE et de l'OTAN - et une Ukraine en plein conflit avec la Russie depuis 2022, voire depuis 2014.

En fait, une fois encore, quelques petits retours historiques vont nous permettre de mieux comprendre cet espace des confins européens si tourmentés ces dernières années.

Bien avant la constitution de la Grande Roumanie issue du Traité de Trianon signé le 4 juin 1920, il nous faut revenir au long XIX^e siècle et à l'époque de ce que l'on appelait les « principautés de Roumanie » qui devaient trouver leur autonomie puis leur indépendance suite au reflux de l'Empire ottoman dans la région, à savoir : une partie de la Transylvanie, la Valachie et la Moldavie.

C'est de ce foyer roumain que naîtra ce que les historiens appelleront la Grande Roumanie, intégrant cette fois toute la Transylvanie, ainsi qu'au sud une bonne partie de la Dobroudja et d'autres élé-

Les minorités en Moldavie et leur importance

ments de territoires retranchés des États vaincus alliés de l'Allemagne pendant la Guerre de 14-18 et attribués à la Roumanie.

Jusqu'en août 1939, rien ne semblait devoir changer ; sauf que le pacte germano-soviétique signé entre Hitler et Staline, en plus de ses clauses bien connues concernant la Pologne et les États baltes, concernait aussi la Moldavie, pourtant province fondatrice de l'identité nationale roumaine au XIX^e siècle. Celle-ci se voit alors attribuée à l'Union soviétique de Staline qui en fit une RSS (république socialiste soviétique) dès le début de la Seconde Guerre mondiale en septembre 1939.

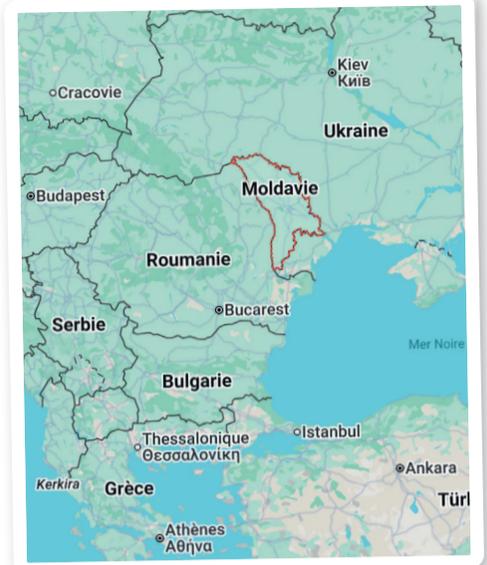
Ce petit pays fut soviétisé et Staline, pour mieux le contrôler, donna à ses minorités des régions autonomes - ce qu'il faisait déjà du temps de la révolution bolchévique alors qu'il était commissaire aux nationalités - comme ce fut le cas pour la RSS d'Arménie et la RSS d'Azerbaïdjan par exemple.

C'est ainsi que la région tampon entre la RSS de Moldavie et la RSS d'Ukraine devint la Transnistrie, où les Russes

étaient majoritaires. Il en fut de même pour les autres minorités de cette région, comme par exemple les Gagaouzes ou les Cosaques...

Si nous nous approchons d'une carte de l'actuelle république de Moldavie, on notera la répartition suivante des groupes ethniques qui la composent : 82,07 % de Moldaves, et des groupes minoritaires (6,57 % d'Ukrainiens, 4,06 % de Russes) que l'on va retrouver dans la région de Transnistrie auto-proclamée comme pour les Ukrainiens à l'est du pays, puis 4,57 % de Gagaouzes, peuple musulman de 172 500 habitants, dans une Gagaouzie au statut autonome située dans le sud, ou encore 1,88 % de Bulgares.

Étant donné les frontières orientales de la Moldavie, ces taux de minorités ne nous surprennent pas, car c'est l'une des caractéristiques des confins de l'Europe orientale souvent sujette à beaucoup de remaniements de frontières. Rappelons-nous qu'avant le XX^e siècle, nous avons dans ce vaste espace de grands ensembles impériaux : l'Empire ottoman, l'Empire russe et l'Empire d'Autriche-Hongrie pour les principaux.



Toutefois, les points de tensions dans la région peuvent jouer sur ces groupes minoritaires tout comme ce fut le cas pendant l'entre-deux-guerres. Et c'est un des enjeux de la stabilisation régionale à venir et dans un sens, un des défis à relever pour ce XXI^e siècle qui commence son second quart en cette année 2025.

Le Groenland, obsession américaine et russe

Suite aux déclarations de Donald Trump concernant la « nécessité » de s'emparer du Groenland, son homologue russe, qualifiant les projets américains de « sérieux », redoute que le Grand Nord ne devienne un tremplin pour d'éventuels conflits.



Position géographique stratégique

« Il s'agit d'un projet sérieux de la part des États-Unis concernant le Groenland, un projet qui a des racines historiques anciennes », avait déclaré Vladimir Poutine le 26 mars dernier lors d'une conférence à Mourmansk consacrée à l'Arctique. Et le 28 mars, le président américain a en effet annoncé son intention de s'emparer du Groenland pour des raisons de sécurité internationale, à l'occasion de la visite de son vice-président, J.D. Vance, à la base militaire de Pituffik sur le territoire. Une ambition ancienne de Donald Trump qui, en 2019, avait déjà proposé d'acheter le territoire.

Situé au cœur de l'Arctique, le Groenland est un territoire à la position de plus en plus stratégique, notamment du fait du changement climatique. La fonte des glaces ouvre de nouvelles routes maritimes réduisant les distances entre l'Europe et l'Asie, ce qui pourrait concurrencer le canal de Suez. Pour Washington, s'emparer du Groenland serait un moyen de sécuriser les routes maritimes pour éviter toute domination stratégique, eu égard aux velléités russes et chinoises dans la zone arctique.

À noter qu'il est clair que la course au Grand Nord ne se résume pas seulement à des ambitions militaires. Ce territoire indépendant du Danemark est notamment riche en ressources naturelles telles que l'uranium et les terres rares, minéraux stratégiques essentiels pour les technologies modernes. Aussi, l'exploitation des ressources pétrolières et gazières des eaux groenlandaises devient de plus en plus viable du fait de la fonte

de la banquise, offrant ainsi de réelles opportunités d'exploration énergétique. Une opportunité pour les investissements internationaux qui tend à exacerber les rivalités géopolitiques.

Rejet du projet américain et répercussions géopolitiques

Le nouveau Premier ministre du Groenland, Jens-Frederik Nielsen, s'est fermement opposé aux ambitions de Washington concernant le territoire, affirmant dans un message sur Facebook que les États-Unis « n'obtiendront pas le Groenland, (...) nous n'appartenons à personne et décidons de notre propre avenir ». Parallèlement, la Première ministre danoise, Mette Frederiksen, a déclaré sur la chaîne TV2 que « le Groenland n'est pas à vendre ». Les tensions montent des deux côtés de l'Arctique, d'autant que les justifications du projet américain critiquent la gouvernance du territoire. « Vous n'avez pas fait du bon travail. Vous avez sous-investi au Groenland et dans la sécurité de cette terre (...) il faut que cela change », a déclaré J.D. Vance, vice-président des États-Unis, lors de sa visite au Groenland fin mars.

Alors que la souveraineté groenlandaise est remise en question, Moscou s'inquiète de la militarisation de l'Arctique. Bien que le président russe ait affirmé que la question du Groenland appartenait au Danemark, il s'est dit « préoccupé par le fait que les pays de l'OTAN considèrent de plus en plus le Grand Nord comme un tremplin pour d'éventuels conflits », surtout depuis l'adhésion de ses voisins finlandais et suédois à l'alliance. « La Russie n'a jamais menacé personne



dans l'Arctique, mais nous suivrons de près l'évolution de la situation et mettrons en place une réponse appropriée en renforçant nos capacités militaires et en modernisant nos infrastructures », a-t-il déclaré lors d'un forum politique dans le port arctique de Mourmansk. En conséquence, Poutine entend renforcer la présence militaire russe dans l'Arctique et s'engager dans une coopération internationale plus large dans la région afin d'asseoir son influence. Dans ce cadre, la Russie mise sur des projets de collaboration avec ses voisins nordiques et d'autres puissances internationales, à l'instar de l'initiative du projet de développement du passage du Nord-Est avec la Chine et le Japon.





Meliha Serbes

MODE

Un sac orné de perles

Nous avons déjà bien entamé l'année 2025, et il ne reste plus que 153 jours avant 2026. Les jours filent, les mois se poursuivent et les années se succèdent. Tout passe si vite que j'en ai parfois le vertige. Les tendances changent à toute allure : une nouvelle mode, une technologie en évolution constante... Essayer de suivre le rythme, c'est pour moi courir sur un tapis roulant, sans vraiment avancer. Parfois, au contraire, je pense être parfaitement dans l'air du temps quand une nouvelle tendance surgit, et je me rends compte que je suis déjà en retard.

Le monde tourne vraiment trop vite.

J'avais écrit il y a quelques semaines à propos des tendances de l'été : telles couleurs, tels motifs, tels styles de vêtements... Mais aujourd'hui, en relisant ce texte, j'ai l'impression d'avoir écrit cela il y a

plusieurs années. Une fois encore, nous avons tout consommé à une vitesse folle. Les choses nous lassent très vite.

Par exemple, si je vous disais qu'à présent les gens se détournent du prêt-à-porter, qu'ils se lassent d'un mode de vie minimaliste et des vêtements produits en série à partir de matières synthétiques, qu'en penseriez-vous ? Cette année, les ensembles gilet-veste, les vestes sans manches à boutons, les innombrables styles de gilets étaient partout. Et franchement, on en a assez vu.

Quand je prends la ligne M2 du métro pour aller au travail le matin, je vois les femmes porter exactement ce qui est à la

mode du jour. Parfois, je renonce même à acheter une pièce que j'avais repérée parce que je l'ai déjà vue sur trop de monde. Je reconnais immédiatement les vêtements copiés-collés des pièces conseillées par les influenceuses ou portées par quelques icônes de la mode. Je me dis qu'on serait peut-être mieux sans cette influence permanente des réseaux sociaux.

Sur ce point, j'admire les hommes. Je ne pense pas qu'ils se laissent influencer aussi facilement par tout ce qu'ils voient sur les réseaux. En tout cas, pas en matière de vêtements ou de style. Les femmes, en revanche, sont rapidement influencées et essaient constamment de se conformer aux standards de beauté du moment. Et cela commence dès le plus jeune âge. Une fillette de quatre ou cinq ans peut déjà être fascinée par des tendances absurdes qu'elle a vues sur les réseaux. Parfois, certaines filles, harcelées par leurs camarades ou mal à l'aise dans la société, se laissent happer par ces courants.

Je vous dis tout cela, mais ne croyez pas que je sois moi-même complètement à l'abri des réseaux sociaux. Moi aussi, je me laisse parfois entraîner par la folie de la consommation. Il m'arrive de souhaiter que mes produits de maquillage se terminent rapidement, juste pour pouvoir en acheter de nouveaux et essayer d'autres marques, d'autres types. Je me sens alors prise dans une chaîne d'achats sans fin. Pour reprendre le contrôle, j'ai listé tous mes pro-

duits cosmétiques dans un fichier Excel. Pour les articles dont je possède plus de cinq exemplaires, je me suis imposé un embargo d'achat. J'ai tellement de produits stockés - certains achetés juste parce qu'ils étaient en promotion, d'autres que j'ai oubliés - que chez moi, on dirait une mini-boutique Sephora.

Et je ne suis pas seule ! Mes sœurs font de même, et quand je vais chez mes deux meilleures amies, je remarque que leur coiffeuse déborde également de produits. Pourtant, ce ne sont pas des filles qui se maquillent énormément au quotidien. Ce sont des femmes de la classe moyenne, avec un pouvoir d'achat et un niveau de vie moyens. Peut-être que c'est justement la cherté de la vie qui nous pousse à faire des stocks.

Quand un magasin de cosmétiques annonce une réduction de 70 %, on a du mal à résister. Parce qu'on sait que dans quelques mois, les prix pourraient doubler, voire tripler.

Mais aujourd'hui, les gens ne sont plus dupes. Ils savent très bien qu'avant d'appliquer une réduction de 75 %, les magasins augmentent d'abord les prix de 100 %. Il y a deux grandes enseignes très connues qui vendent de la décoration, du textile et des articles de cuisine. Toute l'année, on y voit des pancartes annonçant « - 50 % sur le prix affiché + 50 % » ou dernièrement « - 80 % sur tous les produits ». J'en ai assez de ces énormes étiquettes rouges. Si j'étais ministre du Commerce, je ferais contrôler ces magasins et je leur infligerais de lourdes amendes pour ces fausses promotions.



Je m'égare, le sujet de départ était tout autre. Quand j'ai ouvert mon ordinateur pour écrire, j'avais une idée bien précise en tête. Alors, si vous me le permettez, revenons-y.

Je parlais de vêtements basiques et produits en série. Aujourd'hui, on voit qu'ils commencent à perdre de leur attrait. Ce qui attire maintenant, ce sont les pièces artisanales, avec des motifs ethniques traditionnels, des broderies, des perles... Et l'une des marques qui suit cette évolution de très près, c'est Zara (Zara est d'ail-

leurs l'une des marques qui sait le mieux anticiper les tendances et comprendre les préférences des clients).

Il y a deux jours, je suis allée dans une boutique Zara. J'y ai vu des sacs perlés étiquetés comme produits faits main, d'un vrai aspect artisanal. Des chapeaux, des accessoires, des robes... tout semblant venir d'une boutique artisanale. Et puis l'été, c'est la saison idéale pour porter ce genre de pièces. Imaginez : vous marchez avec un sac perlé à la main... peu importe où vous êtes, vous avez l'impression de flâner à Bodrum, ou en Italie à Amalfi !



Murat Yalçıntaş nommé directeur général d'OYAK

Selon le communiqué de l'entreprise, Professeur Dr Murat Yalçıntaş, reconnu pour sa vaste expérience dans les milieux académiques, le monde des affaires et les organisations professionnelles, a été nommé nouveau directeur général d'OYAK.

Lors de la cérémonie de passation organisée au siège de la direction générale d'OYAK, Yalçıntaş a officiellement pris ses fonctions en succédant à Süleyman Savaş Erdem, qui occupait ce poste depuis 2016.

Diplômé du département de Génie mécanique de l'Université du Bosphore, Yalçıntaş a poursuivi ses études de master dans le cadre d'un programme conjoint en gestion d'entreprise entre la Vrije Universiteit de Bruxelles et l'Université de Boston. Il a ensuite obtenu son doctorat en gestion à l'Université d'Istanbul.

Yalçıntaş a commencé sa carrière professionnelle à la Banque islamique de Développement. Il a en-

suite occupé des postes de direction dans de nombreuses institutions nationales et internationales, notamment en tant que président de la Chambre de Commerce d'Istanbul. Entre 2021 et 2024, il a exercé les fonctions de PDG et de membre du conseil d'administration de BMC Otomotiv. Il est également membre du conseil d'administration de TOGG.

Auteur de travaux académiques dans les domaines de la gestion stratégique, du leadership, de l'innovation et de la théorie des jeux, Yalçıntaş a publié quatre ouvrages sur les sciences de la gestion et le monde des affaires. Lauréat de plusieurs prix internationaux, il parle couramment l'anglais et le français.

Dans le communiqué, le Prof. Dr Yalçıntaş a déclaré qu'il œuvrerait, conformément à la vision du Conseil d'administration d'OYAK, dans un esprit de gestion plus

transparent, plus participatif et plus efficace, sans compromis sur les valeurs institutionnelles.

Soulignant leur objectif de créer davantage de valeur à la fois pour les membres d'OYAK et pour l'économie nationale, Yalçıntaş a affirmé : « L'augmentation des bénéfices offerts à nos membres, la diversification des contributions de notre institution à l'économie du pays et l'avancée d'OYAK vers l'avenir sur des bases plus solides figureront parmi mes priorités. Je crois sincèrement que nous mènerons ensemble OYAK vers un avenir plus radieux. Je m'acquitterai de ma mission avec détermination, sincérité et le plus grand dévouement pour être digne de la confiance qui m'est accordée. »

* Dr Hüseyin Latif



Hüseyin Latif DÖRTLEME

Sence Aşk Nedir?

Bitmemiş Hikâyeler

İstanbul Düşerken

Yazarın Defteri



bizimavrupa@gmail.com



Dr Hüseyin Latif

Docteur en histoire des relations internationales

Le mois de juillet a été marqué par les incendies et les inondations. En Turquie mais aussi dans le monde entier - en particulier dans l'hémisphère nord - des forêts et des villes ont brûlé, notamment en Europe. Des milliers de personnes se sont retrouvées sans abri, des centaines de milliers d'animaux ont péri. Dans les régions touchées par les incendies, l'écosystème a été profondément bouleversé. Nous avons relayé autant que possible ces catastrophes écologiques sur nos réseaux sociaux. Rien que sur notre page Instagram, le nombre de visiteurs a dépassé 1,5 million en un mois, ce qui correspond à une moyenne quotidienne de 50 000 visites.

Et puis, il y a les féminicides... Chaque jour, leur nombre et leur cruauté augmentent. À la base, on trouve la violence brute, une vision patriarcale, l'ignorance. Bien sûr, d'autres facteurs peuvent être cités, mais à chaque nouveau meurtre, on en parle brièvement, puis on oublie rapidement. Pour que ces crimes cessent immédiatement, il est impératif de prendre

Vive le Roi

des mesures strictes, d'appliquer les sanctions les plus lourdes, et de rendre publics les faits pour que la société en tire des leçons. Alors que toutes les informations personnelles de la victime sont publiées, seules les initiales du meurtrier sont mentionnées. Parfois, des interdictions de diffusion sont même imposées sur Internet !

* * *

Le lectorat de notre dernier numéro est également très élevé, atteignant près de 200 000 personnes. Les articles publiés dans notre journal attirent l'attention de lecteurs de divers horizons. Notre principal problème reste que nous publions en français mais que les institutions françaises implantées en Turquie n'apportent pas de soutien suffisant. Pourtant, nous poursuivons notre route avec assurance depuis vingt ans.

Il se passe tant de choses incompréhensibles dans le monde et en Turquie qu'il serait vain de toutes les mentionner ici. Tout le monde suit déjà l'actualité politique et économique par différents moyens. La baisse du niveau en politique est d'ailleurs

l'un des sujets les plus discutés dans le monde entier.

Parmi les sujets les plus débattus figurent ainsi les nominations. Des personnes sans compétence sont nommées à des postes de très haut niveau, presque sacrés. Autrefois, ces fonctions étaient confiées à des sages ayant atteint un certain âge, d'expérience et de maturité reconnues. Même s'ils appartenaient à un courant politique, on reconnaissait leur capacité à agir de manière impartiale. Par exemple, l'un des hommes politiques français que j'apprécie beaucoup, Pierre Joxe, a été à deux reprises ministre de l'Intérieur et une fois ministre de la Défense. Lorsqu'il a été nommé à la Cour des comptes, puis au Conseil constitutionnel, personne n'a contesté cette décision.

Aujourd'hui, en revanche, les rumeurs vont bon train concernant la nomination de Najat Vallaud-Belkacem à la Cour des comptes, dans le cadre d'un accord entre le gouvernement et le Parti socialiste. Dans tous les pays, les citoyens sont désormais habitués à ce genre de nominations...

Pendant ce temps, le discours télévisé du Roi de Belgique à l'occasion de la Fête nationale a retenu l'attention par la vigueur de sa critique à l'égard de la situation à Gaza. Rompant avec sa traditionnelle neutralité, le Roi Philippe a



surpris tout le monde. En qualifiant la situation de « honte pour l'humanité », le Roi a insisté sur la nécessité de mettre fin immédiatement à la crise humanitaire. Il a déclaré : « Je joins ma voix à tous ceux qui dénoncent les graves dérives humanitaires à Gaza, où des innocents meurent de faim et tombent sous les bombes, étouffés dans leur enclave. » Si parfois les prises de parole du Roi pouvaient sembler timides, celle-ci est claire et sans équivoque. Pour le souverain, les droits de l'homme ont été violés. Une situation qui « n'a que trop duré » et qu'il qualifie de « honte pour l'humanité toute entière ». « Or, quand le droit international est bafoué, le monde entier est perdant. »

Alors... **Vive le Roi !**

Cela montre qu'il existe encore des rois courageux qui défendent les valeurs humaines. Après tout, les élus, eux, doivent penser à leur réélection et à leur maintien au pouvoir...

Enfin, je ne peux terminer sans mentionner que nous suivons de près la montée rapide de la popularité de Dominique de Villepin, qui se prépare déjà à l'élection présidentielle française de 2027.

Idem Paris, imprimerie d'art nichée en plein cœur de Montparnasse

Atelier secret situé sur la Rive Gauche de Paris, le 49 rue Montparnasse abrite les presses lithographiques ayant imprimé les chefs-d'œuvre d'artistes comme Matisse, Giacometti, Chagall, Miró. Un lieu chargé d'histoire où les artistes s'entre-croisent depuis le XX^e siècle.

Un haut lieu de la mémoire artistique parisienne

En 1881, Eugène Dufrenoy installe son imprimerie en plein cœur de Montparnasse. Déjà renommé pour ses cartes de géographie et sa participation à plusieurs expositions universelles du XIX^e siècle, il crée le lieu qui deviendra un repère pour les artistes de l'époque. Situé dans le 14^e arrondissement de Paris, le quartier de Montparnasse est au centre de la vie artistique du XX^e siècle. Dans le voisinage de l'imprimerie se trouvent de grands noms tels que Constantin Brancusi et Matisse, tandis que les terrasses des cafés environnants accueillent musiciens, écrivains et artistes, à l'instar de Modigliani, Cocteau, Stravinsky, Debussy et Apollinaire.

L'imprimerie devient donc un véritable carrefour culturel dont l'effervescence a perduré jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Par la suite, l'atelier est loué successivement à l'imprimerie Michard et l'illustre Fernand Mourlot, artisan du renouveau de la lithographie d'art à Paris, rendant le lieu d'autant plus célèbre.

Dernier atelier du maître lithographe, l'imprimerie sera fréquentée par Francis Bacon, Pierre Soulages ou Bernard Buf-

fet jusqu'au décès de Fernand Mourlot en 1988.

En 1997, le fils Mourlot cède l'atelier pour un franc symbolique à Patrice Forest, actuel maître des lieux, éditeur d'estampes contemporaines et ancien journaliste.



Une collaboration étroite entre imprimeurs et artistes

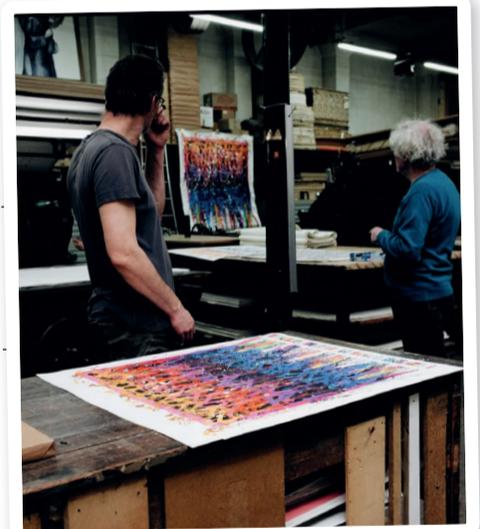
Là où l'odeur de l'encre se mêle au bruit des machines, l'imprimerie est un espace où les artistes et les maîtres imprimeurs collaborent étroitement pour expérimenter des techniques d'impression innovantes. Cette synergie a permis à l'atelier de devenir bien plus qu'un simple lieu de travail : un véritable second foyer pour certains créateurs, comme David Lynch.

Le cinéaste et artiste découvre l'atelier en 2007 grâce à son ami Hervé Chandès de la Fondation Cartier. Une rencontre déterminante, marquée par la découverte d'une nouvelle forme d'expression artistique. Lynch s'engage alors dans la création de lithographies, un domaine encore non exploré, et réalise près d'une centaine de pièces dans cet atelier.

En 2012, il va jusqu'à entreprendre un court-métrage documentant son expérience de création à Idem, dans lequel il montre de manière sobre et intime le processus de fabrication de ses lithographies. Ce film témoigne de l'impact de l'atelier sur sa pratique artistique, un lieu qui, au fil des années, est devenu pour lui un espace où il a pu expérimenter librement et donner vie à des œuvres à la fois personnelles et empreintes de cette atmosphère particulière.

Une « imprimerie d'art d'intérêt général »

En vue de se prémunir contre les spéculations financières, le fonds de dotation L'Imprimerie d'Art de Montparnasse est créé en 2011, et vient compléter l'acti-



tivité d'impression menée par Idem dans le souci de veiller à la préservation et la transmission de l'atelier. Une initiative portée par Patrice Forest, Pierre-Alexis Dumas, Jean-Michel Alberola et Virginie Seghers, cette dernière ayant joué un rôle clé dans la structuration de ce fonds en tant que spécialiste de la philanthropie et présidente de Prophil. Afin de renforcer l'indépendance financière de l'atelier a été mise en place une collaboration avec des artistes et des mécènes. Par ailleurs, certains artistes comme Sophie Calle, David Lynch, JR, Jean-Michel Alberola ou encore Paul McCarthy ont contribué à ce projet en réalisant des œuvres dont les bénéfices sont destinés au fonds de dotation.

Une mobilisation collective qui garantit que l'atelier restera fidèle à sa vocation artistique, mais pourra aussi entreprendre des travaux afin de préserver le patrimoine de ce lieu d'exception.

* Charlotte Gautier

Des décennies de diplômes célébrées à Notre-Dame de Sion

À l'initiative de l'Association des anciens élèves, présidée depuis septembre par Efe Firat, une cérémonie de retrouvailles s'est tenue le 10 mai au Lycée Notre-Dame de Sion. Une occasion de mettre à l'honneur la communauté NDS et renforcer les liens entre les générations en célébrant l'anniversaire de diplôme des anciennes promotions, de 10 à 60 ans.



Un hommage aux anciens diplômés, les NDS'liler

Dans une atmosphère conviviale, les anciens élèves ont assisté à un programme riche, ponctué notamment par les concerts d'Ece Dorsay, ancienne élève de l'établissement, de Selen Servi, diplômée de la promotion 1993, et d'une représentation de danse des actuels élèves de l'établissement. Le point d'orgue de la journée fut la remise des diplômes commémoratifs.

Plus qu'un simple geste symbolique, cette remise de diplômes témoigne de la volonté de renforcer les liens entre les générations. Elle incarne l'esprit de fidélité et d'appartenance à la communauté Notre-Dame de Sion, cher à la nouvelle présidence de l'association.

« Ce fut pour nous un honneur tout particulier de remettre les diplômes souvenir de nos promotions anniversaires - 60°, 30°, 20° et 10° - des mains de nos précieux enseignants, qui ont exercé de lon-

gues années en tant que professeurs et responsables au sein de notre école. Nous avons également exprimé toute notre reconnaissance et notre gratitude, sous le toit de NDS, à nos diplômées de la promotion 1965 et membres fondatrices de notre

association : Mmes Erzen Pekel Onur, Beyhan Oğuz Özoğuz, İpek Deriş et Leman Dorsay, à l'occasion du soixantième anniversaire de leur diplôme », a déclaré Efe Firat, actuel président de l'Association des anciens élèves dans sa lettre de remerciement, en concluant : « Cette union sincère nous a rappelé, une fois de plus, que l'esprit d'enfance et l'enthousiasme NDS que nous portons en nous ne doivent jamais disparaître. »

Pour Leman Dorsay, élève de la promotion de 1965, cet événement était « un véritable moment de retrouvailles, j'ai retrouvé des amies que je n'avais pas vues depuis des années, c'était très émouvant. »

Des parcours inspirants pour les élèves de Notre-Dame de Sion

Cette journée a également offert aux élèves actuels du lycée l'opportunité d'échanger avec d'anciens diplômés sur leurs parcours universitaires et professionnels, à l'instar d'Alara Sirkecioglu,

aujourd'hui fondatrice de la Pâtisserie Joséphine : « Après mon diplôme à NDS, j'ai étudié la gestion et travaillé dans le secteur marketing pendant quelques années. Ayant toujours été passionnée de gastronomie, j'ai finalement décidé de lancer ma propre marque en 2020 », a-t-elle déclaré.

Selin Miloşyan, aujourd'hui journaliste chez Elle, a confié : « Je suis présente aujourd'hui pour le trentième anniversaire de mon diplôme. C'est un moment très émouvant pour moi de revoir d'anciens amis du lycée. Je suis également très fière de voir que nombreux de mes anciens camarades occupent aujourd'hui des postes importants, notamment les femmes. Je suis très honorée d'appartenir à la communauté des anciens de NDS. »

Ces échanges ont permis de renforcer les liens avec les élèves et la communauté d'anciens, une dynamique que l'association des anciens élèves souhaite poursuivre dans ses perspectives.

Un regard tourné vers l'avenir

Cette réunion d'anciens élèves marque le début de nouveaux projets impliquant la communauté des diplômés de Notre-Dame de Sion. Comme l'affirme Ayşen Özarar, vice-présidente de l'association NDS'liler : « Notre objectif était de rassembler le plus grand nombre possible d'anciens diplômés et de partager avec eux notre enthousiasme. Je suis très heureuse car nous avons réussi : les anciens étaient présents, contents et ravis.

Et je dirais que ce n'est qu'un début ! Désormais, nous organiserons régulièrement des événements en impliquant toujours plus d'anciens. »

La nouvelle composition de l'association entend rendre cette structure « plus dynamique et vivante, en réunissant anciens et jeunes diplômés du lycée », déclare Doğu Demiran, de la promotion 2023. Une initiative accueillie favorablement, à l'image de Lida Gelba, ancienne élève et professeure de mathématiques au lycée : « Cette journée souligne le lien entre les générations, donne un exemple aux futurs diplômés et amplifie le sentiment d'appartenance à l'école. C'est très important d'avoir une équipe qui se soutient et ne s'oublie pas. »

La journée a également permis de faire émerger des initiatives intergénérationnelles. L'artiste Ece Dorsay, qui s'est produite en concert à cette occasion, confie que la nouvelle direction de l'association lui permettra de revenir plus souvent et de concrétiser des projets musicaux avec les élèves actuels.

Parallèlement, l'association des parents d'élèves a profité de l'événement pour valoriser l'initiative « Main dans la main », visant à récolter des fonds afin de permettre à un plus grand nombre d'élèves d'intégrer Notre-Dame de Sion. Dans ce cadre, des ventes de livres, de gâteaux et de vêtements de seconde main ont été organisées, les recettes étant reversées à l'association.

* Charlotte Gautier

Fest'Istanbul célèbre sa 22^e édition

Organisé par les lycées Notre-Dame de Sion et Sainte-Pulchérie, le festival de théâtre lycéen francophone s'est déroulé du 14 au 17 mai dernier. Le moment pour les élèves des différents établissements francophones d'Istanbul de se retrouver sur les planches, mais aussi de recevoir des troupes étrangères venues de France et d'Égypte.



Le théâtre comme lieu de rencontre francophone

Durant les quatre jours de festival, les étudiants ont eu l'opportunité de participer à de nombreux ateliers de théâtre en compagnie de leurs professeurs et camarades. Ce fut également l'occasion pour eux de monter sur les planches : parmi les œuvres présentées, on comptait *Dom Juan* ou *Le Festin de*

Pierre, *Paroles de femme*, *Beyrouth* ou encore *L'Histoire de Monsieur Sommer* qui clôturait l'événement.

Chacune des représentations se concluait par une session de questions réponses entre acteurs et public afin de revenir sur leurs impressions de la pièce, mais aussi leur expérience en tant que comédiens et comédiennes.

« Les répétitions étaient très amusantes, le fait de travailler entre amis et avec nos professeurs a rendu le travail très plaisant et nous vous remercions d'être venus. Nous sommes très heureux d'avoir également pu vous faire rire », confie une des comédiennes de la pièce *L'Histoire de Monsieur Sommer* jouée le dernier jour du festival au lycée Saint-Joseph.

Outre l'aspect pédagogique de l'événement, le festival a été salué pour la qualité des prestations. Monsieur Paul-Yves Georges, directeur du lycée Saint-Joseph, s'est déclaré agréablement

surpris de ressentir « le contraste entre le plaisir de jouer des élèves et les contrepoints dramatiques de la pièce ».

Fest'Istanbul s'est aussi enrichi de la collaboration avec des élèves d'établissements étrangers : le lycée César Baggio en France, les écoles internationales du Pré Vert et le collège de Rajac en Égypte.

Le corps comme langage universel

Présent depuis plus de vingt ans, Fest'Istanbul s'inscrit dans le réseau international des festivals de théâtre francophone ArtDraLa. Ce partenariat permet de faire venir à Istanbul des troupes venues de l'étranger et de favoriser des rencontres artistiques.

Mais cette ouverture internationale représente aussi un défi : la barrière de la langue impose une grande souplesse pédagogique. Hélène Köroğlu, professeure de théâtre au lycée Notre-Dame de Sion, témoigne : « Comédienne

de formation, je suis aussi passionnée par les langues, depuis toute petite. Ce qui m'a aidée dans l'enseignement du théâtre en français langue étrangère (FLE), c'est mon passage dans une école internationale de théâtre à Londres, où j'ai travaillé avec des artistes venus de cultures diverses. Cela m'a poussée à centrer ma pédagogie sur le corps. »

Elle s'inspire notamment de la méthode de Jacques Lecoq, qui fondait son enseignement sur le jeu physique des comédiens.

« J'intègre à mes ateliers la musique, le mime, la danse, le dessin... Ces médias permettent de dépasser le langage verbal, d'exprimer des émotions de manière universelle. C'est aussi un moyen de créer une unité entre les élèves, par-delà les différences linguistiques ou culturelles. Pour moi, c'est tout le sens de l'art : créer du lien. »

* C. G.

Cape Krio, un havre écoresponsable entre vigne et mer

Cape Krio Hotel est né de l'engagement durable de la famille İşleyici pour la région de Datça, où elle développe depuis plus de dix ans un domaine viticole combinant agriculture et tourisme. Ce nouvel établissement s'inscrit dans cette continuité : un hôtel respectueux de l'environnement, conçu comme un espace à la fois d'accueil et de vie partagée.



Cape Krio Hotel est bien plus qu'un simple établissement d'hébergement. Situé à Datça, dans un paysage préservé entre mer et montagnes, il incarne une vision du tourisme respectueuse de l'environnement, du territoire et du lien humain. Ce projet s'inscrit dans la continuité de l'engagement de la famille İşleyici, déjà à l'origine d'un domaine viticole à quelques kilomètres de là, qui associe depuis plus de dix ans production artisanale et tourisme rural.



Ce nouvel établissement, pensé dès l'origine comme un espace de partage, vise à créer un pont entre les visiteurs et les habitants de Datça. L'hôtel est accessible toute l'année, et ouvert à tous ceux qui recherchent une expérience à la fois authentique, sereine et enrichissante.

L'implication personnelle des membres de la famille İşleyici donne au lieu une identité singulière. Simin İşleyici, diplômée en gestion hôtelière et touristique en Suisse et en Angleterre, met au service de Cape Krio une expertise nourrie par

des expériences dans de grands hôtels internationaux. Son frère Yalım, formé à la viticulture en Turquie et à l'étranger, supervise le domaine viticole familial et développe des expériences œnotouristiques en lien étroit avec le territoire. Ensemble, ils œuvrent à faire de Cape Krio un lieu vivant, inspiré par la culture, le patrimoine et la nature.

Le projet reflète une volonté de concilier confort moderne et sobriété architecturale. L'hôtel a été conçu selon des principes de durabilité : économie d'énergie, utilisation de l'énergie solaire, récupération des eaux, choix de matériaux locaux. Chaque espace a été pensé pour favoriser l'ouverture, la lumière naturelle, la circulation fluide et l'accessibilité, afin d'offrir une hospitalité véritablement inclusive. Les chambres sont spacieuses, les jardins plantés d'espèces locales, les terrasses ouvertes sur le paysage, le personnel est accueillant et très disponible.



Bien-être et soins : l'espace Somni SPA

Un espace entièrement dédié au bien-être, Somni SPA, propose une gamme complète d'installations conçues pour la détente et la revitalisation : salles de massage, hammam, sauna, bain de vapeur, salle de sel, douches sensorielles et à jet froid, espace de repos, ainsi qu'un bar à vitamines.

Kylix : gastronomie, détente et horizon

L'hôtel accueille deux lieux de dégustation et de convivialité réunis sous le nom de Kylix.



Le Kylix Restaurant & Bar, à l'architecture épurée et à la décoration élégante, propose une cuisine inspirée de traditions culinaires du monde entier. Le Kylix Pool & Bar, quant à lui, offre une atmosphère plus décontractée. Installé en bord de piscine, il permet de profiter d'une vue dégagée tout en dégustant des assiettes légères, une sélection de vins issus de petits producteurs – dont ceux du domaine familial – et des cocktails créatifs élaborés sur place.

Cape Krio se veut ainsi un lieu où l'on vit et où l'on se ressource. Une adresse qui conjugue enracinement local et ouverture sur le monde, dans le respect de l'environnement.

* Sophie Clément

Dans l'infusion d'une tasse de thé

(Suite de la page 1)

Alberto Modiano poursuit : « Un groupe d'élèves travaille chaque année dans la nature pour un jeu, ce dernier a quelques règles. Il commence dans la nature avec les élèves en club permaculture. Le produit choisi doit être issu de la nature et pouvant être transformé. Les activités se poursuivent en été comme en hiver, sous la pluie ou dans la boue et tant qu'il ne fait pas une chaleur excessive, dans la nature et sur les établis de l'atelier. Dans ce jeu, ceux qui jouent le rôle principal sont les produits agricoles cultivés dans notre pays. Cette année, c'est la belle région verte de la mer Noire qui a servi de plateau pour notre jeu. Le thé, cultivé dans les terres fertiles, en a été le héros principal. Mais la pluie ne s'est pas privée de nous jouer quelques tours dans ce jeu. Pour nous, les décors changent, mais nos hôtes, les lycées Notre-Dame de Sion et Saint-Michel, eux, restent toujours à nos côtés et nous soutiennent de tout cœur. Je les en remercie. »



Les enseignants des clubs de permaculture/environnement des lycées français Notre-Dame de Sion et Saint-Michel, Seval Erol et İnci Kimyonşen, nous parlent ainsi de leur activité : « Notre projet a pour mission de faire découvrir aux élèves les richesses de notre pays à travers le projet « Voyage des produits agricoles ». Le 5^e projet nous a conduits aux plantations de thé de Rize. Dans les plantations de thé de Çeçeva, Çiçiniva, Çayeli et Of, nous avons exploré avec nos élèves les conditions de culture du thé, son mode de récolte, les défis rencontrés par les producteurs et l'importance de cette boisson dans notre quotidien. En Turquie, les conditions idéales pour sa culture se trouvent dans la région de la mer Noire orientale, et les premières plantations de thé dans un jardin à Rize remontent à 1923. Nos élèves ont pu voir que le thé blanc est issu des bourgeons cueillis à la main à l'extrémité des branches, tandis que le thé vert provient des trois premières feuilles. Le théier produit une fleur au parfum délicat, aux pétales blancs et aux graines jaunes. Le thé récolté en mai, appelé « thé de printemps », est le plus précieux, et le thé noir est obtenu par torréfaction. Nous avons eu l'occasion de déguster différentes variétés de thé sur place. »

Les discours se sont conclus par une dégustation de thé accompagné de simits dans le jardin du lycée, suivie d'une représentation de danse folklorique proposée par le club de danse du lycée Notre-Dame de Sion.

* Dr Mireille Sadège

Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Éditions CVMag sarl, 1-3 rue d'Enghien 75010 Paris - France, Tél : 06 80 32 45 17 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0526 1 89645 • www.aujourdhuilaturquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Éditions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altunbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Directeur), Mireille Sadège, Ali Türeke, Aramis Kalay, Daniel Latif, Eren Paykal, Ersin Üçkardeş, Hugues Richard, Sırma Parman, Meliha Serbes • Secrétaire de rédaction : Annie Lahure • Comité de soutien : Nolwenn Allano, Kenan Avcı, Nami Başer, Burcu Bayındır Dramalı, Kemal Belgin, Haydar Çakmak, Berk Mansur Delipinar, Bilge Demirkazan, Mehmet Erbak, Sinem Çakmak, Nedim Gürsel, Sühendan İlal, İnci Kara, Sati Karagöz, Zeynep Kürşat Alumur, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Selçuk Önder, Doğan Sumar, Hacer Tan, Kasım Zoto • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Üçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : Par abonnement • Tous droits réservés. Aujourd'hui la Turquie est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Bıyıklıoğlu (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Entretien avec Pınar Civan

Une de ses femmes sans visage trône dans notre séjour, timidement, mais fièrement. J'ai vu naître certaines de ses sœurs à Berne, dans un vaste atelier perché au sommet d'un immeuble, où la ville s'épanche entre collines et toits rouges, et où, par temps clair, on aperçoit les géants de l'Oberland bernois. Dans cet espace vivant, les toiles de Pınar Civan s'éparpillent comme des bribes d'émotion, entre éclats de bitume, traits d'acrylique et éclaboussures de vers oubliés. Il y a, dans ses couleurs, une harmonie chaotique, à la fois douce et brutale, comme sa présence. À Paris, dans son appartement, un square lui souffle des détails de vie ; à Istanbul, l'énergie urbaine pulse dans ses gestes. Peintre du déplacement, nomade de l'âme, Pınar Civan parle aussi bien d'Accra que d'Istanbul, de féminisme que de football. Cet entretien a eu lieu après une promenade à Épesses, au bord du lac Léman, sur la rive suisse, face à Évian, en France, où nous avons partagé, en famille, un verre de Saint-Saphorin Chasselas : un vin limpide et nerveux, à l'image de son art.

Ton œuvre explore souvent des formes abstraites dans lesquelles apparaissent des silhouettes féminines au visage dissimulé. Que souhaites-tu transmettre à travers ces figures incomplètes ?

J'aime impliquer le spectateur dans mon travail plutôt que lui livrer une histoire toute faite. Mes œuvres portent la trace des voix féminines que j'ai écoutées. Il s'agit donc d'un écho collectif. Dissimuler les visages est une forme de protestation. J'interroge la manière dont les femmes peinent encore à exister telles qu'elles sont. En effaçant les traits, je tente paradoxalement de rendre visible cette absence.

Pourrais-tu nous décrire ta démarche créative, la manière dont tes toiles prennent forme ?

Mon processus de création est profondément intuitif. Lorsque je me place face à une toile blanche, je n'ai ni esquisse, ni plan défini. J'ai souvent une phrase qui tourne en boucle dans ma tête, un vers, une chanson ou quelques mots qui traduisent l'émotion que j'essaie de mettre

en image. Parfois, ces fragments de texte s'invitent sur la toile.

Pour moi, c'est un acte très physique. La gestuelle presque chorégraphique fait partie intégrante de l'œuvre. Il y a une forme de dialogue entre mon énergie corporelle et ce qui se construit visuellement. Côté matériaux, j'aime intégrer tout ce qui attire mon regard. Je collectionne partout des objets, des fragments, des matières. La rouille, le bitume, par exemple, sont des éléments que j'utilise régulièrement. Ils apportent une densité, une matérialité brute.

En ce moment, tu partages ta vie entre Paris, Berne et Istanbul, mais tu as également vécu en Afrique et voyages régulièrement en Amérique latine et en Asie. En quoi ces déplacements, ces géographies multiples nourrissent-ils ton regard ?



Même si ma vie est aujourd'hui un peu plus stable, l'esprit nomade ne m'a jamais quittée. Ce sont les rencontres faites en chemin, les récits partagés, des couleurs, des sons, des poèmes, des danses, des livres qui ont enrichi mon regard et nourri ma pratique. Ces voyages sont devenus une part intime de mon vocabulaire artistique.

Mes origines turques restent une source importante. J'ai grandi avec la richesse de la langue turque, marquée par notre littérature, notre musique, nos mythes... Ce genre d'expérience imprime une mémoire très physique, presque sensorielle, qui ressurgit souvent à mon insu au bout du pinceau.

Nombre de tes œuvres semblent traversées par la question du féminin. Te

considères-tu comme une artiste féministe ? Et que signifie, pour toi, articuler art et engagement aujourd'hui ?

Artiste féministe ? Oui, sans hésitation. Le féminisme, c'est la lutte pour que les femmes puissent simplement exister. On peut approfondir cela d'un point de vue académique bien sûr, mais à la base, c'est une lutte contre le déni institutionnel et social de notre existence, et pour sa pleine reconnaissance. Cette définition me vient aussi à partir de l'histoire de l'art - où les femmes ont été systématiquement effacées, marginalisées ou réduites à des muses. Mais elle s'applique aussi parfaitement au quotidien. Le combat, c'est celui contre l'idée que les femmes ne peuvent exister qu'aux conditions dictées par le pouvoir dominant. Cette lutte, je la partage avec des femmes partout dans le monde. Je pense, par exemple, à cette femme sénégalaise professeure d'histoire chez qui j'ai logé, qui ne pouvait même pas s'asseoir à table avec ses invités. Ce que nous avons en commun, c'est ce besoin fondamental : avoir notre place à table - au sens propre comme au figuré.

C'est pourquoi je prends la parole dès que l'occasion se présente, notamment sur la place des femmes dans le monde de l'art. Mon terrain d'engagement, c'est la création. L'art est ma voix, et cet engagement se manifeste dans mes projets actuels. Deux expositions sont prévues cette année : l'une à Berne cet été, où je présenterai entre autres une pièce sur la visibilité des femmes dans le sport ; l'autre à Zurich en novembre. Ces espaces me permettent d'ouvrir de nouveaux dialogues, toujours en lien avec les mêmes questionnements.

Tu as évoqué, dans un précédent entretien, l'idée que peindre est pour toi une énergie libérée. L'acte de création est-il, se-



lon toi, un espace de thérapie sensible ou une forme d'archive émotionnelle ?

Je pourrais dire que chaque toile tient à la fois du journal intime et de l'archive émotionnelle. Il ne s'agit pas de raconter un événement, ni de représenter un paysage ou un portrait de manière objective. Ce que je cherche à traduire, c'est l'impression d'un moment, la sensation que me laisse un lieu, une rencontre, une parole ou un silence. Je ne peins pas des histoires linéaires, mais plutôt des éclats d'émotion. Peindre me permet de faire circuler cette énergie, parfois de m'en libérer. Il y a bien sûr une dimension thérapeutique dans ce processus.

Certaines de tes toiles évoquent la douleur ; d'autres, le silence, l'incompréhension ou le désir. Ta peinture serait-elle une forme d'autofiction, ou te détaches-tu de toi-même lorsque tu es face à la toile ?

Je ne suis pas une narratrice objective. Je suis totalement impliquée dans tout ce que l'on voit sur mes toiles. J'aime jouer avec les mots, et je dis que chaque œuvre est « *a part of moi* ».

La joie, la tristesse, la passion, le silence ou même la confusion que tu dis percevoir dans mes œuvres, tout cela, oui, c'est moi. Je ne peux pas m'en détacher. J'aime dire que mes tableaux sont traversés par une *harmonie chaotique* - c'est une contradiction assumée, une tension que je revendique.

* Propos recueillis par Samim Akgönül

Kenizé Mourad, chevalier de la Légion d'honneur

Le 8 avril dernier, l'écrivaine et journaliste Kenizé Mourad a reçu les insignes de Chevalier de la Légion d'honneur lors d'une cérémonie intime et émouvante à



Paris, en présence d'amis, d'intellectuels et de proches. La distinction, décidée par le président Emmanuel Macron en juillet 2024, salue une vie d'engagement au service de la France, du dialogue entre les cultures et de la transmission entre l'Orient et l'Occident.

La décoration lui a été remise par Amin Maalouf, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui a salué une œuvre littéraire et journalistique exceptionnelle. Dans un discours aussi touchant que lucide, Kenizé Mourad est revenue sur son parcours d'exil, de résilience et d'écriture, évoquant son combat contre les intolérances et les identités figées :

« L'identité profonde, c'est tout simplement d'être un humain ouvert au monde. »

J'ai eu l'honneur d'assister à cette cérémonie marquante, hommage vibrant à une voix singulière, habitée par la recherche de justice, de compréhension et de paix.

* Eloïse Ebru Fesli



“ Gecenin kucağına oturdum
ve yalnızca karanlıkta konuştuğum
dost olduk birbirimize
sonra...
Yorgan gibi çektim onu üstüme
ikimiz kaybolduk
birbirimizin içinde.
Seher vaktinde
güneşi beklerken
yalnızdım gene. ”

elmaz
kocadon



Derya Adıgüzel

Recommandations et décisions

Les références sont des recommandations fiables qui facilitent le choix de travailler avec un inconnu. Les recommandations sont efficaces, car elles transmettent le sentiment d'être connu et apprécié. Plus vous serez connu, apprécié et en confiance, plus vous recevrez de recommandations, et mieux iront vos affaires...



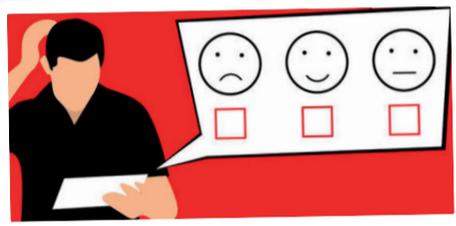
En cas de panne, à qui préféreriez-vous confier votre voiture : un mécanicien ami d'un ami ou un inconnu trouvé dans l'annuaire ? Si l'on a le choix, on préfère toujours interagir avec des personnes qu'on connaît et qu'on apprécie.

Les recommandations facilitent grandement le choix de travailler avec un inconnu. Elles sont efficaces car elles transmettent le sentiment d'être connu et apprécié. Si vous êtes plus susceptible de consulter un mécanicien recommandé par votre ami, c'est parce que vous le connaissez et l'appréciez, et que votre ami le connaît et l'apprécie. Même si le mécanicien concurrent de l'annuaire est hautement qualifié, cela importe moins que d'être connu et apprécié.

La recommandation transmet l'effet de connaissance/d'appréciation au destinataire : un inconnu « à risque » devient soudainement un ami. Le démarchage téléphonique est peu efficace car l'appelant est inconnu. N'oubliez pas que notre esprit a tendance à considérer les personnes et les situations inconnues comme des menaces potentielles, ce qui active nos défenses naturelles.

Si quelqu'un ne vous connaît pas ou ne vous apprécie pas déjà, vous aurez du mal à le convaincre de faire ce que vous voulez. Même les points communs

les plus vagues peuvent réchauffer considérablement une relation froide. Si quelqu'un mentionne qu'il vient de la même région que vous, qu'il souhaite intégrer la même université ou qu'il connaît la même personne, vous commencerez automatiquement à l'apprécier davantage, même si le lien est très ténu.



Si vous envisagez de dépenser une grosse somme, voire plus, pour une robe de créateur, il est préférable de travailler avec quelqu'un que vous connaissez. Avant même d'entrer dans le salon, la plupart des clients potentiels de la marque la connaissent et l'apprécient déjà, ce qui permet à cette dernière de conclure beaucoup plus de ventes. Plus vous êtes connu, apprécié et en confiance, mieux iront vos affaires. Les recommandations sont le meilleur moyen d'élargir votre réseau de relations personnelles.

Cependant, les décisions dépendront directement des sentiments et des réflexes de vos clients. Les recommandations ou les références ne sont dès lors pas toujours utiles.

Une décision est l'acte de s'engager dans un plan d'action précis. Le mot « décider » vient du latin *decidere*, qui signifie « interrompre ». Prendre une décision revient à interrompre les autres pistes possibles, ne laissant que la voie que vous vous êtes engagé à suivre.

Si vous n'interrompez pas les options viables, vous ne faites pas vraiment de choix. Même si votre système de productivité personnelle est performant, il ne peut pas prendre de décisions à votre place. Même si votre système de suivi des tâches est sophistiqué, il ne pourra jamais vous indiquer la meilleure chose à faire à un moment donné. Construire un système qui prenne des décisions à votre place est une utopie : tout ce que les systèmes peuvent faire, c'est vous fournir des informations utiles pour prendre de meilleures décisions.

La prise de décision relèvera toujours de votre responsabilité. Aucun choix, grand ou petit, ne se fait jamais avec des informations complètes. Comme nous ne pouvons pas prédire l'avenir, nous attribuons souvent le sentiment d'indécision

à un manque d'information. Ce qui se passe en réalité, c'est un véritable tourbillon mental : le rôle de votre cerveau antérieur est de résoudre les ambiguïtés et de prendre des décisions. Votre méencéphale continuera donc d'envoyer des signaux jusqu'à ce que votre cerveau antérieur accomplisse sa tâche.

Une fois qu'une décision est prise, quelle qu'elle soit, le tourbillon cesse. Ne vous sentez pas obligé d'avoir toutes les informations avant de décider : le monde est trop complexe pour faire des prédictions précises.

L'ancien général Colin Powell est connu pour préconiser de collecter la moitié des informations disponibles, puis de prendre une décision, même si ces informations sont clairement incomplètes : « N'attendez pas d'avoir suffisamment d'informations pour être sûr à 100 %, car il est alors presque toujours trop tard. Une fois que vous avez acquis 40 à 70 % des informations disponibles, suivez votre instinct. »

Si cette stratégie est gagnante pour les décisions stratégiques de combat vitales, elle fonctionnera également pour les décisions du quotidien. Recueillez juste assez d'informations pour prendre une décision éclairée, puis faites votre choix et avancez.



Dr Gözde Kurt Yılmaz

Thessalonique et Dráma

Pour la première fois, j'ai foulé ces terres que j'avais tant vues dans les livres d'histoire, sur les cartes, entendues dans mes cours : Thessalonique... La ville où Mustafa Kemal Atatürk a vu le jour.

Restée sous domination ottomane pendant 482 ans, Thessalonique appartient aujourd'hui à la Grèce. Mais pour beaucoup, elle reste dans la mémoire familiale comme une partie arrachée de l'identité turque. Autrefois l'une des provinces les plus cosmopolites et prospères de l'Empire ottoman, elle abritait des Turcs, des Grecs et des Juifs vivant ensemble. L'histoire, pourtant, n'a pas tardé à montrer combien cette coexistence était fragile. Les guerres balkaniques de 1912 ont balayé les derniers vestiges de l'Empire en Europe, emportant avec elles des territoires, mais aussi des vies.

L'exil n'est pas qu'un déplacement. Ce sont des maisons, des voisins, des tombes, même un arbre familial que l'on laisse derrière soi. Et dans les lieux d'arrivée, on ne se sent jamais complètement « chez soi », car un chez soi n'est pas qu'un bâtiment, c'est une question

d'appartenance. C'est en quête de cette appartenance que nous avons visité le village d'Uştuşen, aujourd'hui appelé Ypsilon (Ypsilon en grec), près de Dráma, où Turcs et Grecs vivaient autrefois ensemble. C'est un village paisible aux maisons de pierre, aux oliviers et aux



ruelles silencieuses. Mais il y a cent ans, ces ruelles ont résonné de cris. L'histoire de ceux qui avaient fui sous l'ombre des guerres balkaniques semblait gravée dans chaque pierre.

En marchant dans ce village, je me suis demandé : sur quel mur les enfants s'adossaient-ils ? Par quelle fenêtre avait-on jeté un dernier

regard avant le départ ? Ces maisons sont-elles encore là ? Dans ce village, ce qui restait du passé, ce n'était pas seulement des pierres, mais aussi le silence. Car ce qui façonne les migrations, ce n'est pas seulement la douleur, c'est aussi l'indicible. Des histoires tues, des émotions non transmises, des oublis parfois volontaires. Pourtant, les traumatismes

se transmettent, même dans le silence. Aujourd'hui encore, les familles issues de l'exil portent un sentiment d'incomplétude, d'inachevé, la nostalgie d'un foyer jamais retrouvé.

La perte de Thessalonique est aussi une blessure. En 1912, l'armée ottomane perdit la ville presque sans combat. Des décisions politiques, des calculs stratégiques, des insuffisances militaires ont mené à l'abandon de cette ville précieuse. Le plus douloureux fut peut-être pour les habitants turcs de comprendre, un matin, que leur ville ne faisait plus partie de la « patrie ».

Pour Atatürk, qui y passa son enfance et sa jeunesse, Thessalonique fut à la fois un commencement et une perte. Il ne revit jamais sa maison natale. Comme les enfants d'Uştuşen, il est resté l'enfant d'une porte jamais refermée. Aujourd'hui, les touristes turcs affluent pour visiter sa maison, devenue musée. Mais cette maison n'est plus un foyer. Il n'y a plus de rires, plus de feu dans la cheminée. Comme les maisons abandonnées par l'exil, elle est figée dans le silence. Ces visites ne sont donc pas seulement des pèlerinages nostalgiques,



mais une forme de deuil. Dans son jardin pousse un arbre que son père, Ali Rıza Efendi, aurait planté. Sous son ombre, Atatürk jouait enfant ; plus tard, il nous offrit la République de Turquie, patrie sous laquelle nous vivons désormais.

Les livres d'histoire racontent l'histoire de ceux qui ont gagné les guerres. Mais la vraie histoire s'écrit avec ce qui reste : maisons abandonnées, tombes oubliées, enfances interrompues. Dans les Balkans, on a perdu bien plus que des terres : identités, appartenances et modes de vie se sont effondrés. Et nous, enfants de ce silence, essayons encore de compléter ces phrases inachevées. Aujourd'hui, Thessalonique, Dráma et d'autres villes perdues des Balkans ne nous appartiennent plus. Mais le vide qu'elles ont laissé en nous est toujours immense. Marcher sur ces terres, ce n'est pas témoigner d'un passé lointain, mais d'une douleur qui nous habite encore.





Michael Emami

Le rejet public de la confrérie préraphaélite

Dans mes précédents articles, j'ai cherché à mettre en valeur certains artistes britanniques brillants, car ils sont historiquement très peu nombreux par rapport aux artistes français et italiens, et ce quelle que soit l'époque. Dans ce nouvel article, je parlerai de trois brillants artistes britanniques qui ont marqué l'histoire de l'art : les artistes de la confrérie préraphaélite.

Le mouvement préraphaélite, fondé par un groupe de jeunes artistes britanniques : William Holman Hunt, John Everett Millais et Dante Gabriel Rossetti, a émergé en 1848, en rébellion audacieuse contre les conventions artistiques de l'époque.

Ce groupe, désigné sous le nom de confrérie préraphaélite (PRB), voulait réformer l'art en rejetant les idéaux promus par la Royal Academy, en particulier ceux modelés sur les grands maîtres de la Renaissance : Raphaël, et les titans de l'ère baroque tels que le Caravage et le Titien, responsables selon la confrérie d'une certaine décadence de l'art. La façon de peindre des préraphaélites reflétait leur regard, leur vision intérieure basée sur ce qu'ils voyaient comme réel et factuel, sans aucune trace d'exagération. Ils dénonçaient la mièvrerie sans vergogne des œuvres représentant des événements religieux ou des histoires historiques, tout en constatant que ce maniérisme faisait partie intégrante du genre.

Ainsi, le PRB considérait que l'art était devenu stéréotypé, trop idéalisé et dé-

connecté de la nature et de la réalité. Ces artistes étaient déçus par l'importance qu'accordaient les intellectuels de l'époque aux sujets historiques et mythologiques, souvent représentés dans un style classique et polissé. Ils se sont donc tournés vers les artistes de la période antérieure à Raphaël - d'où le nom de « préraphaélites » -, privilégiant les détails vifs, les couleurs vibrantes et la sincérité spirituelle de l'art du début de la Renaissance et du Moyen Âge.

Leur objectif était d'être fidèles à la nature et de s'inspirer des sources littéraires tout en conférant à l'art une fonction morale. En abordant les thèmes de l'amour, de la mort, de la religion et de l'injustice sociale, ils peignaient avec une attention méticuleuse les détails naturels, travaillant souvent à l'extérieur. Ils se sont fortement inspirés de la poésie, de la mythologie et du roman médiéval, mêlant l'art visuel à la narration.

Le mouvement a été influencé - et défendu - par les écrits du critique d'art John Ruskin, qui exhortait les artistes à « aller dans la nature » et à dépeindre le monde



avec honnêteté et intégrité. Mais le mouvement préraphaélite, malgré ses idéaux nobles et fascinants, a rapidement fait l'objet de critiques sévères : certains critiques et intellectuels ont méticuleusement scruté leurs œuvres à la recherche d'une éventuelle intention malveillante. Leur travail était perçu comme radical et ambigu, de par ses écarts stylistiques et son utilisation du symbolisme.

Tout particulièrement, la nature secrète de la confrérie et l'utilisation du sigle PRB sur leurs premières œuvres donnaient une impression d'élitisme ou de rébellion, ce qui ne convenait pas au public conservateur de l'ère victorienne du XIX^e siècle. En outre, leur esthétique aux contours nets, aux couleurs vives et à l'absence du clair-obscur traditionnel, se heurtait aux formes douces et idéalisées privi-

légiées par l'Académie et le public. Les critiques trouvaient leur réalisme choquant et contre nature. Le public était dérouteré par les significations superposées et les références littéraires de leurs peintures, qui défiaient les messages moraux simples attendus dans l'art victorien. L'accent mis par la confrérie sur des thèmes émotionnels intenses impliquant souvent la mort, la lutte spirituelle ou la sensualité, était considéré comme morbide ou inapproprié.

Mais au fil du temps, l'opinion publique est passée de la colère et de la consternation à l'acceptation et même à l'admiration. Le mouvement a gagné des partisans influents, et plus tard, les œuvres préraphaélites, en particulier celles de Rossetti et d'Edward Burne-Jones, ont inauguré un style plus décoratif et romantique qui a contribué à façonner les mouvements esthétiques et symbolistes. De parias à leurs débuts, les préraphaélites ont acquis une aura internationale, et leur héritage est devenu celui de l'innovation, de la beauté et d'un retour passionné à la sincérité dans l'art.

Perincan Yalınzık : sur les traces de la couleur, de la forme et de la mémoire culturelle

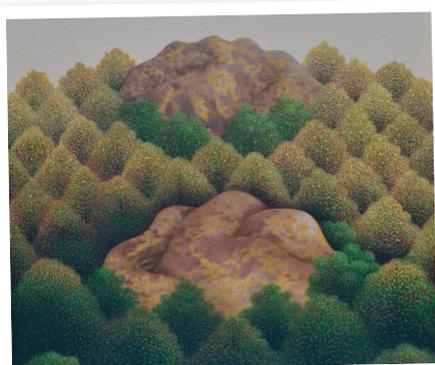
Lorsqu'on observe les œuvres picturales de Perincan Yalınzık, l'une des jeunes artistes turques contemporaines, on ne rencontre ni l'usage fortuit de la couleur, ni des compositions élaborées sans réflexion préalable. Bien au contraire, ses œuvres se caractérisent par des divisions symétriques, des agencements géométriques et des références architecturales marquées. Les structures sont sciemment décomposées en formes, atteignant une couche d'interprétation artistique à travers une compréhension de la déconstruction. La maîtrise technique et la connaissance formelle de l'artiste fusionnent dans ses œuvres avec une critique du système, créant ainsi une cohérence de sens nouvelle.

Yalınzık ne limite pas sa relation artistique à Istanbul uniquement. Sa série *Kubbe (Dôme)*, née de l'idée que le dôme est une « métaphore cosmique », reflète la richesse thématique d'Istanbul, ville imprégnée de multiples cultures religieuses. Pourtant, pour l'artiste, l'essentiel n'est pas la diversité des croyances en soi, mais la construction d'un langage artistique universel, libéré des effets cliquants de la foi sur l'individu et la société. Cette conception transparait sur ses toiles avec un langage esthétique fort.

Dans sa nouvelle exposition, inaugurée le 22 mai 2025 à la Galerie Doku Sanat, l'artiste adopte une approche conceptuelle différente. La relation qu'elle établit entre l'abstraction et la matérialité de la géométrie s'incarne dans une compo-

sition solide et une parfaite maîtrise de la perspective. On y observe non seulement les traces architecturales d'inspiration religieuse de la série *Kubbe*, mais également les transformations démographiques de la ville et les métamorphoses des espaces de vie. L'artiste porte un intérêt particulier à la transformation sociologique et économique que connaît Istanbul sous le nom de « rénovation urbaine ».

Deux œuvres récentes issues de la série *Fikirtepe Rocks*, accompagnées de la série complémentaire *Prompter*, retiennent particulièrement l'attention. L'artiste définit la pensée fondatrice de cette série comme une « valorisation du travail manuel ». Grâce à sa formation en arts traditionnels turcs, ses connaissances jouent un rôle déterminant dans la création de ces nouvelles œuvres. Cette nouvelle série n'est pas indépendante de *Kubbe* ; au contraire, elle s'inscrit dans une continuité et manifeste une forme d'unité existentielle. Comme le souligne l'artiste, « ce qui n'est pas traditionnel ne peut être universel ».



Hors du chaos quotidien de la ville se déploient les tapis chatoyants tissés par des femmes anatoliennes. L'artiste utilise le motif *eli belinde*, symbole des danses folkloriques turques, non seulement comme représentation de la fertilité féminine, mais aussi en tant que tentative symbolique de dénoncer les injustices subies par les femmes. Ce motif représente à la fois l'héritage historique, la confiance en soi et la résilience de la femme turque, tout en étant un symbole de productivité et d'abondance. Allant de la tradition de la Déesse Mère anatolienne à la femme turque moderne, ce symbole devient pour Perincan Yalınzık une représentation de l'identité combattante et laborieuse de la femme.

Dans ce contexte, l'artiste interprète ainsi la série *Fikirtepe Rocks* : « Les tapis tissés à la machine qui pendent aux balcons symbolisent l'étouffement entre l'histoire, l'art et la mécanisation. Cette œuvre est un cri silencieux de la femme, résonnant du passé jusqu'à nos jours. »

L'impact positif de l'art sur la mémoire collective se redéfinit dans les œuvres de Yalınzık. En construisant un nouveau langage visuel et interprétatif basé sur la relation entre la couleur et la forme, l'artiste ne considère pas les motifs de tapis uniquement comme des éléments décoratifs, mais comme une interprétation esthétique du savoir et de la patience. Ainsi, elle exprime, par son langage artistique singulier, la sacralité du travail manuel, le respect des valeurs culturelles et sa foi en la liberté.



Un autre aspect notable de cette exposition : après avoir participé à plus de quatorze expositions conjointes, Perincan collabore à nouveau avec son père Reha Yalınzık, peintre et graphiste reconnu. Bien que leurs idées principales diffèrent, leurs œuvres se complètent par l'ADN commun des couleurs qu'ils utilisent.

Les œuvres de Reha Yalınzık reflètent l'accumulation de plusieurs décennies d'expérience. Avec une approche naïve et émotionnelle, ses peintures abordent des thèmes tels que l'environnement, la paix, l'enfance et la nature. Elles invitent le spectateur dans un monde imaginaire, pur et préservé. Dans des expositions comme *Saveurs de voyages* tirées du *Seyahatname* ou *Timbres et cartes postales*, on perçoit les traces des voyages intérieurs de l'artiste.

Sensible aux injustices récentes subies par les femmes turques, Reha Yalınzık annonce qu'il débute une nouvelle série de peintures sous le titre *LADYLAND* : « Je suis profondément attristé. J'exprimerai ma réaction par les cris silencieux d'un projet que je mûris depuis longtemps : *LADYLAND*. Pour ma mère, mon épouse, les « Ladies » vivantes ou que l'on pense disparues, et pour ma fille Perincan... »

* Prof. Sefa Çeliksap

Le monstrueux mariage de la guerre et de l'écocide

Sans oublier que les drones à fibre optique laissent comme déchet des kilomètres de fil de plastique.

Aux ravages humains des guerres s'ajoutent donc tous ces cataclysmes écologiques dont les générations futures porteront les stigmates. L'Institut International d'Etudes stratégiques a établi qu'en 2023, les dépenses mondiales d'armement, augmentées de 9%, et responsables de 5% des gaz à effet de serre, avaient atteint 2200 milliards de dollars, pendant qu'Antonio Guterres, Secrétaire général de l'Onu, face à la multiplication des inondations, incendies, canicules et famines, lançait un cri d'alarme : « Nous avançons les yeux fermés vers la catastrophe climatique. » Or, quand on sait qu'en 2024 se sont déroulés sur la terre pas moins de 120 conflits armés ; que le récent sommet de l'Otan, en juin 2025, a décidé de porter à 5% du PIB d'ici 2035, le « niveau de référence pour les investissements de défense », afin de multiplier blindés, chars et munitions d'artillerie ; qu'un avion de chasse consomme entre 3000 et 8000 litres de kérosène à l'heure ; et que l'on constate les effroyables dévastations des conflits se déroulant sous nos yeux, tous les efforts que nous entreprenons pour réduire nos dépenses d'énergie ou effectuer le tri de nos déchets paraissent tout à coup vains et absurdes. Les campagnes sur les écogestes citoyens ou « le pot de yaourt dans la poubelle jaune » prennent carrément une dimension burlesque.



Aujourd'hui, les valeurs se sont inversées et les pacifistes se font conspuer par les chantres de la guerre, devenus les porteurs de la bonne parole. Tout le monde sait pourtant qu'une Troisième Guerre mondiale se solderait par un écocide majeur après lequel les rares survivants, mourant de soif et de faim dans un monde apocalyptique, maudiraient le destin qui les a épargnés. Quand, les grands de ce monde, au lieu de s'enivrer de discours bellicistes et d'endosser le rôle de fossoyeurs du futur, choisiront-ils la raison et la négociation pour tenter enfin d'instaurer partout la paix et stopper les écocides ? Laissons le mot de la fin à Victor Hugo :
Et cela pour des altesses
Qui, vous à peine enterrés,
Se feront des politesses
Pendant que vous pourrirez...

* Gisèle Durero-Köseoğlu



Eren M. Paykal

L'été continue, les reines aussi !

Les reines du polar en langue anglaise contemporaines ont

pour exemple flamboyant la canadienne Louise Penny. Cette autrice exceptionnelle a gagné sept fois le Prix Agatha, son œuvre constitue l'une de meilleures ventes aux États-Unis. Mais qui est celle que l'on surnomme « l'Agatha Christie canadienne » ?

L'autrice herself, dirais-je, est canadienne, mais proche des régions francophones du pays par son personnage principal : le commissaire Armand Gamache, Québécois non nationaliste, père de famille. Les intrigues dénouées par ce commissaire se passent dans la région de Québec, dans la ville fictive de Three Pines. C'est une contrée imaginaire comme le village d'Astérix ou la forêt imaginaire de Zagor, Darkwood.

Dans ce village évoluent plusieurs personnages énigmatiques comme une peintre, une ex-psychologue, une poétesse hors norme... Et tout ce beau monde ourdit des crimes. Si nous en croyons l'autrice, ce pays qui s'appelle le Québec serait gangrené par la corrup-

Place aux reines... II

tion... Mais c'est une province que j'ai découverte et aimée bien des années auparavant. Je ne dirais pas comme le Général, « Vive le Québec libre », mais je dirai « Vive Madame Louise Penny ! » Mais place aux reines des autres langues...



Parlons à présent de la reine française qu'est Fred Vargas.

Étoile en France mais aussi dans tout le continent, elle mériterait d'être traduite dans plusieurs autres langues. Grande parmi les grands du polar, elle nous a concocté les aventures d'une équipe hors du commun mais dérangeante menée par le commissaire Adamsberg, un

personnage atypique. Madame Vargas, en connaisseuse, nous dévoile bien des aspects de la France profonde et de ses villages reculés...

Son dernier épisode, *Temps glaciaires*, m'a quand même un peu déçu, comme un bout de scoubidou... Mais je garde confiance, c'est une grande !

Une autre reine est sans doute, comme on l'appelle, la reine incontestée du polar scandinave : à savoir dame Camilla Läckberg.

Elle représente le polar scandinave par excellence, avec des personnages comme Ericka ou le policier Patrik Hedström. Les crimes se passent principalement dans la petite ville de Fjällbacka, bourgade riche en crimes et en nantis au passé trouble. Car la richesse y engendre bien souvent le crime...

Camilla Läckberg poursuivra ses œuvres avec Henrik Fexus, nous entraînant dans des aventures un peu singulières.

Les œuvres de ces autrices ont été en partie traduites en turc, mais jamais dans leur intégralité. Émettons donc tous ensemble le souhait que les maisons d'éditions qui ont commencé une série la finissent !

Et que l'été continue...



Ali Türek

C'est en effet un titre simple, mais tout à fait en accord avec le contenu du livre qui

mêle subtilement l'intime et l'historique, l'enfance de son auteur et les grands bouleversements de la Turquie et du monde dans les années 1930-1940. J'avais treize ou quatorze ans quand j'ai lu *Bir Dönem*, *Bir Çocuk*. Altan Öymen me l'avait soigneusement dédié dans l'arrière salle de Remzi Kitabevi à Nişantaşı.

Lui qui m'avait vouvoyé et son bouquin qui pesait une tonne m'avaient impressionné à l'époque. Du climat d'attente de l'avant-guerre à la Seconde Guerre mondiale elle-même jusqu'à l'après-guerre, tout faisait son apparition sous sa plume : les « nuits de blackout », les soirées à l'opéra d'Ankara, le grand projet des Instituts de village, le procès du touranisme et du racisme, l'attaque contre le journal *Tan*, les premières élections de la vie politique multipartite... Tant d'événements phares de l'époque. Mais aussi des noms allant d'Atatürk à İnönü, de Churchill à Staline, de Hitler à Mussolini, de Roosevelt à Nâzım Hikmet, de Sabahattin Ali à Nihal Atsız. Ou encore Tarzan, Münir Nurettin, Safiye Ayla, Hamiyet Yüceses, Arsène Lupin, Cingöz Recai...

C'était le premier volet d'une longue série où il allait raconter avec brio l'histoire politique et culturelle du vingtième siècle, siècle qui a connu les pires atrocités comme les meilleurs espoirs, coups d'État, réformes, exils, révolutions, purges, victoires, défaites... Il a tout raconté.

Altan Öymen était d'abord journaliste. Il avait débuté à 18 ans comme journaliste parlementaire et avait travaillé

Une époque, un enfant

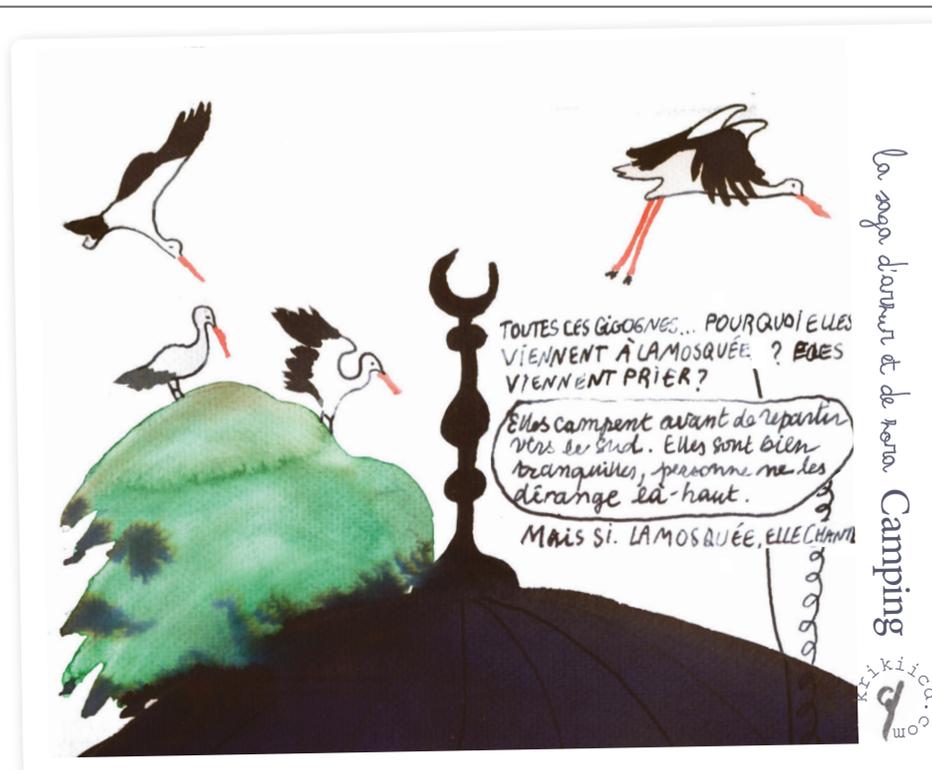
pour *Ulus*, *Milliyet*, *Cumhuriyet*, *Akşam* avant de fonder son agence de presse, Anka. Il est ensuite entré en politique au tournant des années 1960 et est devenu député du CHP en 1977 à Ankara puis à Istanbul en 1996. Ministre du Tourisme durant un mois dans le gouvernement de Bülent Ecevit, il est surtout devenu président du CHP de mai 1999 à septembre 2000, à une époque turbulente, et a su imprimer une stature d'homme de conviction et de débat.

Fidèle à l'idéal républicain, sincèrement social-démocrate, il était pleinement engagé dans la politique et croyait en la force de celle-ci. Dans un article qu'il avait rédigé pour son 90^e anniversaire, il avait écrit : « Bien sûr, nous traversons



une période très difficile. Mais ces jours-là aussi passeront », avant de conclure : « Les jeunes doivent eux aussi y croire : la Turquie ne manque pas d'un héritage démocratique. »

Le 19 juillet 2025, à Istanbul, à l'âge de 93 ans, Altan Öymen s'est éteint. Avec lui, une époque.





Sirma Parman

En février dernier, la société de vente aux enchères internationale Christie's a organisé une vente d'œuvres créées avec l'intelligence artificielle. Certaines pièces, comme *Machine Hallucinations - ISS Dreams - A* de Refik Anadol, ont été vendues bien au-dessus de leur estimation. Elle a atteint 277 200 \$ contre une estimation de 200 000 \$. Une œuvre du duo Holly Herndon & Mat Dryhurst a aussi marqué la vente. Cela montre que les collectionneurs sont curieux et prêts à investir dans cette nouvelle forme d'art. *L'AI art* divise encore, mais il trouve ses acheteurs. Le fait qu'une maison aussi prestigieuse que Christie's organise une telle vente donne un signal fort. Cela montre que l'AI pourrait faire partie du futur de l'art contemporain, malgré les critiques.

Pourquoi le monde de l'art reste-t-il aussi hésitant ? Depuis la vente de février, aucune autre vente consacrée à l'art de l'AI n'a eu lieu chez Christie's. Cela

L'art de l'IA fait son entrée chez Christie's

surprend, car le marché réagit souvent vite. Peut-être les grandes institutions attendent-elles encore de voir si cet engouement est durable ou juste une mode passagère.

Refik Anadol reste aujourd'hui l'un des artistes les plus connus dans le domaine de l'AI art. Son œuvre *Living Architecture: Casa Batlló* détient encore le record avec une vente à 1,38 million de dollars. Je m'intéresse surtout aux artistes qui utilisent machine learning, car cela montre une vraie créativité et une capacité à s'adapter au monde réel.

À chaque époque, les artistes qui marquent l'histoire sont ceux qui savent évoluer avec leur temps. Être artiste, ce n'est pas seulement maîtriser une technique, c'est aussi savoir dialoguer avec la science, la société et les nouveaux outils. Il n'est pas nouveau que les artistes s'adaptent à leur époque. À la Renaissance, par exemple, des artistes comme Léonard de Vinci ou Michel-Ange ont su faire preuve d'une immense créativité, malgré les règles très strictes imposées

par la religion et les mécènes. *La Création d'Adam* de Michel-Ange, peinte au plafond de la chapelle Sixtine, est un bon exemple. C'est une œuvre commandée par l'Église, mais remplie de détails audacieux et de symboles personnels. Même dans un cadre rigide, les artistes ont toujours trouvé des moyens de repousser les limites. J'attends donc la même créativité et le même courage des artistes d'aujourd'hui !

Revenons à notre sujet. Un des débats autour de l'AI art porte souvent sur la question de l'originalité. Certains artistes critiquent le fait que les robots ne créent pas à partir de rien, ils analysent des images existantes et en génèrent de nouvelles à partir de ces données. Mais est-ce vraiment différent de ce que fait un humain ? Tout artiste s'inspire de ce qu'il a vu. C'est pourquoi aucune œuvre ne serait totalement originale (sauf peut-être les premières peintures dans les grottes). Ce débat me fait réfléchir, mais je pense que cela ne diminue pas la valeur d'une œuvre.

Tout au long de l'histoire, les artistes ont souvent été parmi les premiers à s'intéresser aux avancées scientifiques. C'est d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles j'aime autant l'art : cette capacité à observer, traduire et parfois même anticiper les grandes transformations du monde. Comme la théorie quantique a influencé la philosophie et l'art au XX^e siècle, l'AI et le machine learning devraient aujourd'hui inspirer les artistes. Même ceux qui critiquent ces technologies doivent s'y confronter dans leur travail. Un artiste qui déteste l'IA peut justement créer une œuvre puissante pour exprimer ce rejet. De plus, ignorer ces outils ou refuser de les comprendre, c'est aussi prendre le risque d'être déconnecté d'un monde qui évolue vite.



Simruğ Bahadır

Lost in Starlight (*Juste l'espace entre nous*) est un film d'animation coréen écrit par Han Ji-won et Kang Hyun-joo, sorti cette année sur Netflix, avec une réalisation signée uniquement par Han Ji-won. En ce mois d'été, j'ai voulu écrire sur un film qui nous rend heureux avec son histoire d'amour et sa magnifique animation visuelle. L'été est souvent une période où l'on a envie de respirer un peu, de se sentir plus léger, de mettre l'amour au centre de notre vie. Si vous ressentez la même chose, je vous recommande de regarder *Lost in Starlight*, car c'est un film qui ne vous prendra pas la tête, mais vous touchera directement au cœur.

Tout d'abord, j'aimerais vous raconter un peu l'histoire du film. Nan-young, dont la mère était astronaute, perd cette dernière dans son enfance à la suite d'une catastrophe naturelle survenue alors qu'elle était en mission sur Mars. Depuis la disparition de sa femme, le père de Nan-young consacre toute son énergie à essayer de lui envoyer des messages sur Mars, négligeant ainsi sa fille. Grandissant dans une famille marquée par cette blessure, Nan-young décide à son tour de devenir astronaute, avec le rêve d'aller sur Mars.

Un jour, en cassant par accident le tourne-disque de sa mère, Nan-young rencontre Jay, un réparateur d'appareils électroniques. L'histoire du film repose essentiellement sur l'amour qui naît entre ces deux personnages. Rapidement, Nan-young découvre que Jay est en réalité un chanteur anonyme, dont elle écoute la musique depuis des années et dont elle est une fervente admiratrice. Le film cache ainsi, derrière son histoire romantique, des éléments secrets de tous les films d'amour.

Lost In Starlight

Nan-young et Jay tombent de plus en plus amoureux l'un de l'autre. Un soir, alors qu'ils vont dans un bar, Jay croise les anciens membres de son groupe. Il décide alors de les rejoindre à nouveau, mais avec une certaine appréhension, car il a du mal à s'entendre avec l'un d'eux. Le jour où Jay remonte sur scène pour la première fois depuis longtemps, Nan-young reçoit un appel de la NASA : elle est sélectionnée pour partir sur Mars. Elle cache cette nouvelle à Jay, ce qui fragilise leur relation. Mais leur amour ne s'éteindra jamais. Ils continueront à s'aimer, même en vivant désormais sur des planètes différentes. La phrase que Nan-young adresse à Jay – « Même dans l'espace, il y aura toujours quelqu'un pour t'aimer et te soutenir » – renforce encore plus la dimension romantique du film.

Je ne dévoilerai pas la fin. Mais si, en ces journées d'été, vous avez envie de regarder quelque chose qui touche vos émotions, je pense que ce résumé suffit pour vous donner envie de découvrir *Lost in Starlight*. À ce stade, j'aimerais faire une petite analyse émotionnelle des personnages. Nan-young est une femme qui a vécu un grand traumatisme très jeune, ce qui fait d'elle quelqu'un qui a du mal à s'ouvrir aux autres. Tandis que Jay lui montre son amour de manière très claire et spontanée, Nan-young est plus réservée dans sa façon d'aimer et ne parvient à s'exprimer qu'avec le temps. Jay, de son côté, est un personnage dont



l'amour pour Nan-young est évident dès le début. Sans le soutien de Nan-young, il aurait même du mal à chanter sur scène. Il lui montre dès le premier instant à quel point il l'aime et vit ses émotions sans retenue.



Cet amour entre deux personnages qui semblent opposés au départ peut profondément toucher les spectateurs. Car le film nous montre que peu importent la distance ou les obstacles, deux personnes peuvent toujours se soutenir et rester liées. Leur attachement semble capable de surmonter toutes les difficultés, ce qui rend cette histoire d'amour presque trop belle pour être vraie. L'intrigue se déroule dans un futur imaginaire, avec une vision utopique du monde à venir. Ce film d'animation coréen offre une représentation poétique de l'avenir et parle surtout d'une relation humaine fondée sur des liens sincères et profonds. C'est pourquoi je pense qu'il convient bien à cette période estivale, où l'on ressent un regain d'espoir et d'enthousiasme. C'est aussi un film agréable à regarder, avec de très beaux effets visuels. Comme je l'ai déjà dit, n'attendez pas de ce film quelque chose de trop complexe ou profond. C'est plutôt un film à savourer pour passer un bon moment, et peut-être même qu'il vous redonnera foi en l'amour, qui sait ? C'est une belle animation qui a trouvé sa place sur Netflix. Je vous souhaite un bon visionnage !



Suphi Baykam

L'intelligence artificielle entre sur le terrain

Et si le cerveau d'un match se trouvait désormais dans une machine ? C'est l'idée explorée par Spyridon Plakias dans une étude publiée en 2024, qui analyse comment l'intelligence artificielle (IA) pourrait transformer l'approche tactique du football moderne. Grâce à des algorithmes puissants, l'IA est capable d'analyser les formations, les mouvements collectifs et les faiblesses d'un adversaire en temps réel. Plus qu'un outil de statistique, elle devient un véritable conseiller stratégique pendant le match.

Plakias passe en revue 23 études clés et démontre que ces technologies offrent aux entraîneurs une nouvelle façon de voir le jeu : objective, instantanée et ultra-précise. Anticiper une transition, adapter un pressing ou ajuster une ligne défensive devient une décision appuyée par la donnée.

Mais cette révolution soulève aussi des questions : l'intuition humaine a-t-elle encore sa place ? Où fixer la limite entre aide et dépendance ?

Une chose est sûre : l'IA n'est plus une promesse future. Elle est déjà là, en train de redessiner les contours du football, à la frontière entre science et stratégie.

Et pourtant, dans un sport né de l'imprévisible, voulons-nous vraiment tout prévoir ? Et est-il vraiment possible de tout comprendre par avance ?

